

*Financing Free World Trade with the Sino-Soviet Bloc*, par RAYMOND-F. MIKESELL et JACK-N. BEHRMAN. Un vol., 9 po. x 6, broché, 254 pages. — Section de Finance Internationale, Département de l'Économie et de la Sociologie, Université Princeton, Princeton, U.S.A., 1958. (25 cents)

Camille Martin

Volume 35, Number 1, April–June 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1001377ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1001377ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, C. (1959). Review of [*Financing Free World Trade with the Sino-Soviet Bloc*, par RAYMOND-F. MIKESELL et JACK-N. BEHRMAN. Un vol., 9 po. x 6, broché, 254 pages. — Section de Finance Internationale, Département de l'Économie et de la Sociologie, Université Princeton, Princeton, U.S.A., 1958. (25 cents)]. *L'Actualité économique*, 35(1), 169–170. <https://doi.org/10.7202/1001377ar>

difficiles et incertaines. À titre d'exemple d'un plan indicatif, M. Bénard étudie le Troisième Plan français de modernisation et d'équipement.

Une politique concertée de développement doit être sélective. Pour y arriver, les planificateurs doivent vaincre plusieurs difficultés, notamment la réticence des entreprises monopolistiques ou oligopolistiques à faire approuver leurs projets de développement par les gouvernements. De plus, ils doivent s'assurer la maîtrise des investissements, ce qui est passablement difficile à cause de la tendance marquée vers l'autofinancement.

Aucune décision de politique économique ne peut être prise, en considérant un chiffre global de flux d'investissement net ou de stock de capital existant. Une décomposition en flux et en stocks sectoriels s'impose à l'action, d'abord parce qu'une notion de flux ou de stock global pour un ensemble n'est pas un concept opératoire, ensuite parce qu'il y a lieu de distinguer les investissements entraînants ou moteurs. La nécessité d'une information suffisante se manifeste clairement.

M. Hackett passe ensuite en revue le cas du Troisième Plan français de modernisation et d'équipement (1958-1961). Son étude du cheminement du plan l'a conduit à des observations intéressantes. Selon lui, la réalisation des objectifs fixés pour 1961, compte tenu de l'état de l'économie française au début de 1958, nécessite un renversement notable des tendances récentes de cette économie. Ce renversement implique un ralentissement très net du taux d'accroissement de la production, de la consommation, et plus encore des investissements, joint à une diminution des importations et à une augmentation des exportations. Le ralentissement des investissements peut se faire tout en accordant une préférence à des secteurs prioritaires (l'agriculture, l'énergie, les industries de transformation les plus modernes) pour des raisons expliquées par l'auteur.

Bernard Bonin

**Financing Free World Trade with the Sino-Soviet Bloc,**  
par RAYMOND-F. MIKESSELL et JACK-N. BEHRMAN. Un vol.,  
9 po. x 6, broché, 254 pages. — Section de Finance Internationale,  
Département de l'Économique et de la Sociologie, Université  
Princeton, Princeton, U.S.A., 1958. (25 cents).

D'un côté comme de l'autre, le commerce entre les pays du bloc communiste et le reste du monde fait partie de l'arsenal de la guerre froide en même temps qu'il fait fonction d'un essai de coexistence pacifique. Des deux côtés, le commerce est étroitement contrôlé et lourd de considérations d'ordre national et de sécurité. Attendu qu'il est presque complètement sous l'empire d'ententes, surtout d'ententes bilatérales, la nature et le fonctionnement de ces ententes ainsi que les considérations d'ordre économique et politique qui les ont inspirées sont au cœur de cette étude.

Un court exposé de la structure et de l'organisation du commerce du bloc sino-soviétique est suivi d'un chapitre sur les motifs qui ont amené les parties à conclure des ententes bilatérales. Les chapitres III et IV qui constituent le corps de la monographie, sont consacrés à la description des pratiques financières et

autres en usage dans les relations économiques entre l'Est et l'Ouest, surtout en ce qui a trait aux ententes. Une partie du chapitre IV est une analyse statistique du commerce effectué grâce à quelque 240 ententes. Les résultats des ententes bilatérales, et de leur influence sur les objectifs du monde libre tels qu'exposés précédemment fournissent la matière du chapitre V. Enfin, un dernier chapitre résume les principales conclusions et porte un jugement d'ensemble sur le fonctionnement des ententes bilatérales entre l'Est et l'Ouest.

Camille Martin

**L'aspect philosophique et scientifique du taylorisme (tome I)**, par GÉRARD BÉLAIR. Un cahier, 8½ po. × 11, broché, 65 pages.

«Qui trop embrasse, mal étireint.» L'auteur qui «enseigne la sociologie, l'économie, la politique, le droit et *quelques autres sciences sociales*, entre autres fonctions, dans quatre collèges classiques de Montréal», constitue à notre avis, la parfaite illustration de cette pensée. Il ne faut donc pas s'étonner, si l'on considère la nomenclature des sciences que l'auteur prétend posséder suffisamment pour les enseigner, de ce que son «essai» sur le taylorisme soit marqué d'un si piètre succès.

M. Bélaïr se propose de nous faire connaître la philosophie de Taylor; celui-ci est connu pour ses techniques utilisées en organisation scientifique du travail (étude du temps, des mouvements, etc.), mais ces techniques ne furent que des moyens d'arriver à édifier sa philosophie du travail, une philosophie destinée à faire régner la paix sociale à l'intérieur des usines. C'est tout à l'honneur de Taylor; nous aimerions pouvoir en dire autant de l'essai de M. Bélaïr.

On trouve de tout dans ce cahier; mais il y a très peu à retenir. On y trouve d'abord de nombreuses citations, tirées surtout de *Principles of Scientific Management* de F.-W. Taylor, et des encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*, citations qui, si elles étaient groupées, occuperaient certainement le quart de la première partie de l'ouvrage de M. Bélaïr. Les citations ne sont pas à condamner dans un travail économique, loin de là: M. Bélaïr pouvait difficilement faire une étude de la philosophie de Taylor sans recourir à ses textes. Mais lorsqu'on en est rendu à trouver, dans un ouvrage scientifique, une citation de la Bible où le beau-père de Moïse nous est présenté comme étant le précurseur du taylorisme, on y va quand même un peu fort. Cette histoire aurait probablement beaucoup d'effet dans une conversation de salon; elle nous apparaît tout à fait déplacée ici.

Que trouve-t-on encore dans le cahier de M. Bélaïr? On y trouve des leçons de langue. On peut y apprendre par exemple que le mot *object* signifie dans la langue de Shakespeare, objet, chose, but, fin. Ailleurs, M. Bélaïr se croit obligé de nous dire que Taylor parle d'un ordre qui aurait dû exister mais qui n'existe pas parce «qu'en homme pratique qu'il était, au lieu de *should be*, il aurait écrit *is*.» C'est tout de même paradoxal de trouver des leçons de langue, dans un ouvrage écrit dans un français aussi pauvre. Signalons aussi que de nombreuses répétitions alourdissent le texte, mais ont l'avantage (pour l'auteur) de faire croire au lecteur